

l'analyse grammaticale, étaient hors d'état de signer couramment leurs noms et prénoms comme témoins, sur les registres curieux sur les actes de l'état civil. Tant les ronces de l'ignorance sont promptes à couvrir les champs de l'esprit, lorsqu'ils ne sont plus du tout cultivés!

Voilà la vérité, et ainsi se trouvent presque perdues les grosses dépenses que font l'Etat et les communes pour la construction des maisons d'école, leur entretien et ameublement, et le salaire des instituteurs, sans compter les rétributions proportionnelles des familles. Tirez les autres conséquences morales, intellectuelles, religieuses et de toutes sortes, qui résultent de cet abandon, de cette désertion, de cette défection prématurée et bientôt complète des études primaires.

FRANÇOIS.

Vous venez, maître Pierre, de tracer un tableau exact et vrai de la portée et des suites de l'instruction primaire dans nos campagnes; mais le remède?

MAITRE PIERRE.

Le remède, François avec un peu de persévérance et de bonne volonté, serait plus facile que tu ne l'imagine.

Les travaux des champs, des vignes et de la grange finissent dans les mois d'hiver, novembre, décembre, janvier et février, à la chute du jour, et les soirées sont longues. Sommeiller au coin de lâtre, courir la veillée des filles, jouer aux cartes ou au billard, ou s'attabler au cabaret, voilà l'occupation du soir de la plupart des jeunes villageois.

C'est pour eux qu'il faut ouvrir des Ecoles d'Adultes.

FRANÇOIS.

Il n'y en viendrait guère.

MAITRE PIERRE.

Il y en viendrait ce qu'il pourrait. Ne fussent-ils que dix, que cinq ou six par village, c'est toujours autant de jeunes gens arrachés à la paresse, à la dissipation, à la débauche, à l'ignorance, et comptés-tu cela pour rien?

Il n'y a ici, au plus, un seul instituteur à salarier tout exprès, puisque le maître d'école prendrait ce soin.

La petite rétribution de l'élève adulte consisterait en une légère somme mensuelle, à prix débattu, et dans sa part, selon l'usage, de bois, de lumière, et de papier.

FRANÇOIS.

Quelles seraient les matières de l'enseignement?

MAITRE PIERRE.

Pour attirer et retenir les adultes, et pour ne fatiguer ni leur mémoire ni leur attention, il faudrait que l'enseignement fût intéressant et varié.

On diviserait le temps en plusieurs parties:

On commencerait par des exercices au tableau sur le calcul décimal et le système des poids et mesures; ce qui leur apprendrait à compter et vulgariserait l'habitude et l'application des nouvelles méthodes métriques.

On ferait ensuite une dictée commune à tous les élèves, suivie de la correction des cahiers; ce qui leur apprendrait mieux l'écriture, la ponctuation de l'orthographe.

On ferait connaître les locutions vicieuses et les locutions correctes; ce qui leur apprendrait les éléments de la grammaire.

En troisième lieu, l'instituteur ferait lui-même et ferait faire des lectures à haute voix, de livres élémentaires sur les principaux phénomènes de la physique et de la météorologie, sur la morale en action, sur l'administration municipale, sur la chimie, l'agriculture, l'histoire, la géographie, les voyages, l'hygiène des habitations, des hommes et des animaux domestiques, etc., tous livres variés, concis, intelligibles et approuvés par les autorités de la commune, tant civiles que religieuses, et par l'autorité supérieure.

FRANÇOIS.

Ainsi, d'après vous, maître Pierre, ces Ecoles d'Adultes seraient donc, pour les garçons, le complément de l'éducation primaire, de même que les Ouvriers sont, pour les filles, le complément de l'instruction élémentaire et des salles d'asile.

L'Etat et la Commune, prenant l'enfant presque au sortir de ses langes, le suivraient jusqu'au moment où la nature, la société et la loi lui laissent le choix de sa profession et le libre exercice de ses facultés.

J'ajouterais, si vous ne la permettez, maître Pierre, qu'à cette précieuse école du soir, se formeraient ceux qui doivent un jour remplir les fonctions d'administrateurs de la commune, comme maires et adjoints, et les fonctions de tuteurs comme conseillers municipaux.

Je dirai, de plus, que cette institution se liait étroitement aux bienfaisantes ordonnances qui, sur le rapport du ministre de la guerre, ont réservé d'assez nombreux emplois, dans les douanes et dans les eaux et forêts, pour les militaires qui auraient servi l'Etat avec le plus de zèle et de distinction.

Certes, les jeunes conscrits, perfectionnés, d'avance par ces études complémentaires, entretiennent dans les rangs de l'armée avec plus de moralité, d'instruction et de discipline. Ils y survivraient, avec plus d'assiduité et de fruit, les exercices gymnastiques et instructions des écoles régimentaires, et leur temps fini, ils rentreraient dans leur famille, avec plus de force de corps et d'esprit qu'ils ne l'avaient quittée. Ils feraient, en un mot, de meilleurs soldats et de meilleurs citoyens.

Un solide enseignement primaire, sous le double rapport de l'instruction, et de l'éducation, importe bien plus qu'on ne l'a cru jusqu'ici à la meilleure composition de l'armée, et il mérite particulièrement, sous ce point de vue, toute la sollicitude de l'Etat.

Mais qui donnera le branle à cette institution? qui en sentira lui-même et qui en fera sentir aux autres la nécessité, et ne faut-il pas, pour une telle œuvre, de la patience, du loisir, du zèle, de l'instruction, de la coopération, de l'autorité?

Cette œuvre, maître Pierre, n'est pas si aisée à fonder que vous vous l'imaginez d'abord. Ainsi, dans les villes, l'obligation de payer, même la somme la plus minime, empêche les adultes d'affluer aux écoles de soir, et de plus, ils préfèrent perdre la fin de leurs journées au cabaret où ils boivent et jouent aux cartes, ou dans les mauvais lieux où ils font la débauche.

C'est même chose dans les bourgs à population agglomérée.

Dans les bourgs et villages à population dispersée, il y a d'autres difficultés. Les campagnards n'aiment pas à marcher de nuit, si ce n'est en compagnie. Les boues, planches des ruisseaux gonflés, les chemins défoncés et les longues distances dégoûtent de ces traversées quotidiennes et nocturnes de chaque maison à l'école. Les parents craignent aussi que de jeunes garçons de douze et quinze ans ne soient, en sortant de l'école, au cabaret et ou dans les veillées, ne rentrent trop tard et ne se débattent. Comment secourir, d'ailleurs, la jeunesse du corps et de l'esprit, et l'apathie du foyer? Comment inspirer aux jeunes gens le goût de l'instruction complémentaire?

Ces difficultés sont réelles, François, elles sont grandes; mais elles ne sont pas insurmontables.

Et d'abord, c'est aux instituteurs primaires à faire ce qu'ils n'ont pas fait jusqu'ici; c'est à-dire à convaincre les jeunes garçons qui vont quitter l'école de l'utilité des études complémentaires, à leur en inspirer le désir; à les prémunir, par de bons enseignements moraux et religieux, contre les séductions de la débauche et du cabaret; à exciter en eux une généreuse émulation; à leur montrer en perspective les honneurs municipaux, l'estime et la considération dont ils jouiront plus tard dans la commune, ainsi que la plus grande facilité de se placer en service, d'aider les autres, de s'aider soi-même dans la conduite des procès, des marchés et des affaires; à leur faire comprendre les primes et les récompenses qui les attendent comme soldats, s'ils sont plus instruits, plus rangés que les autres; et, enfin, rassurer les parents en inscrivant sur un livret l'heure du départ de l'école, comme on en use pour les collégiés.

Ensuite, il ne faut pas hésiter, François, à faire appel aux hommes riches et lettrés, s'il y en a, qui habitent la commune. La société ne garantit aux riches leurs loisirs et leurs jouissances, qu'à la condition, par eux, d'éclairer, de moraliser, de soulager les pauvres, et d'y consacrer leur zèle et une partie de leur temps. Il ne faut pas même se le dissimuler, François, le meilleur vouloir de gouvernement ne suffirait pas à cette tâche. Les contraintes de l'autorité pour un œuvre qui, d'ailleurs, est toute volontaire, les inspections, les lois, les circulaires des préfets, les interventions des conseillers généraux ne sont presque de rien, si le zèle de la charité, cent fois plus actif et plus puissant que l'or même, ne vient pas à l'aide.

Vous donc qui êtes les plus riches et les plus instruits dans chaque village, par les biens et par l'intelligence, mettez-vous à l'œuvre! vous avez ce que vous serez seconds par les pasteurs, qui ne sont pas ennemis des lumières, et qui n'ont eux-mêmes parmi les artisans et les laborieux, connaissez mieux que personne le prix et les heureuses conséquences d'une instruction solide et pure. Ne vous laissez point rebouter par les obstacles matériels des saisons et des chemins, par l'avarice des volontaires, par ces désappointements de toute nature. Il faut vous armer d'une résolution sans lassitude et sans fin, prendre chaque difficulté une à une, la regarder en face, la résoudre avec ténacité, et vous en viendrez à bout, si vous avez foi, comme vous devez l'avoir en vous et en Dieu.

AVIS IMPORTANT.

Les personnes, auxquelles nous adressons la feuille de ce jour et qui ne sont pas encore souscriptrices, n'ont pour le devenir qu'à garder le présent numéro; et le journal leur sera expédié régulièrement.

Celles qui ne veulent pas souscrire, devront renvoyer cette feuille:

Celles de Québec, à l'agent, et dès le lendemain de la réception;

Celles des Trois-Rivières, à l'agent, et dès le lendemain de la réception;

Celles de Montréal, aux bureaux des *Mélanges*, et dès le lendemain de la réception;

Quant à celles des compagnies, celles qui n'auront pas renvoyé l'un des deux premiers numéros avant la publication du troisième, seront censées souscrire.

A NOS ABOYNNES.

Ceux de nos abonnés qui n'ont pas encore payé le dernier semestre sont priés de le faire au plus tôt.

Ceux de nos abonnés qui doivent plusieurs semestres sont aussi priés de nous faire tenir le plus promptement possible le montant qui nous est dû.

Il faut bien se rappeler que sans argent un journal ne peut pas se soutenir. C'est la grande régularité dans les paiements qui seule peut rendre un établissement florissant. Nous osons donc espérer que nos abonnés ne nous négligeront pas et qu'ils nous enverront aussitôt le montant qu'ils nous doivent.

Nous venons d'encourir de grands frais pour l'agrandissement et l'embellissement des *Mélanges*. C'est une raison de plus pour nous adresser sans délai les différentes sommes qui sont dues pour abonnement à notre journal, etc. etc.

Enfin, que nos lecteurs se rappellent bien que ce n'est pas tant par des paroles que par des actes que l'on prouve son désir d'être le patron et l'ami véritable d'un établissement.



MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, 17 SEPTEMBRE 1847.

LES AMERICAINS AU MEXIQUE.

Dans notre dernière feuille, nous avons mis en *Postscriptum* que l'armée américaine était arrivée sous les murs de Mexico, après avoir livré une bataille aux Mexicains qui ont été forcés de retrahir. L'armée dans sa fuite est parvenue jusqu'aux portes de la ville, où elle a fait son entrée, et a envoyé de-

mander au général Scott une suspension d'armes. Celui-ci l'a accordée, pour donner aux Mexicains le temps de penser à la paix. Depuis, on dit que le général Scott a été élu pour un temps court Président de la République Mexicaine. Si tel est le cas, il faut nécessairement que l'armée des Etats-Unis soit entrée dans Mexico. Ainsi tout nous porte à croire qu'à l'heure qu'il est, toute la partie du Mexique, comprise entre le Rio Grande et Mexico, est soumise à l'autorité des Etats-Unis. La question actuellement est de savoir si les Américains vont s'annexer toute cette portion de la République mexicaine, ou s'ils vont n'en garder qu'une portion, ou enfin s'ils ne s'annexeront pas le Mexique tout entier. Quant à la dernière supposition, elle n'est pas à faire dans l'intérêt des Etats-Unis eux-mêmes. Car si, au territoire déjà immense de nos voisins, on joint celui bien grand de la République Mexicaine, voilà presque toute l'Amérique Septentrionale à former un seul empire. Or, c'est un état de choses qui ne saurait durer. Nécessairement les Etats du Sud acquerraient par là une grande prépondérance dans l'Union sur les Etats du Nord qui dès lors chercheraient quelque moyen d'y remédier. Deux sens s'offrent à part de celui de se soumettre à son sort, chose qui ne ferait jamais des Américains. Le premier de ces moyens c'est celui de s'étendre au Nord, c'est-à-dire de venir nous rendre une visite, à nous Canadiens. Mais nous sommes certains que le peuple du Canada ne leur conseillerait pas. Il leur rappellerait que le Canada n'est pas habité par des Mexicains, que ce n'est pas un pays qui n'a pas les moyens de supporter la guerre, et enfin que Chateauguay et bien d'autres noms sont devenus tristement historiques pour les Américains. Le second moyen serait de se séparer de l'Union, c'est-à-dire de former une République à part, et ce serait certainement le plus praticable, et celui qui, si notre hypothèse devenait réalité, serait le plus préférable en usage.

Mais si les Américains ne venaient à annoncer aux Etats-Unis que la partie que viennent de soumettre leurs armées, ce serait certainement encore une forte raison pour porter les Etats du Nord à vouloir s'agrandir, et en en voyant l'impossibilité, ce serait aussi une grande raison de former une République indépendante de l'Union.

Dans le troisième, si les Etats-Unis ne s'adjointent qu'une partie de ce qu'ils possèdent en ce moment, c'est-à-dire s'ils s'adjointent le nouveau Mexique, la Californie et la Vallée du Rio-Grande, pour lors il s'agit de savoir si ce sera là un changement suffisant, un agrandissement assez considérable pour donner la prépondérance aux Etats du Sud. Non; ce sera à notre avis, quelque chose qui ne produira pas de crise dans l'Union, de crise immédiate. Ce ne sera pas suffisant pour opérer de suite une scission entre les Etats du Sud. Mais ce sera un événement qui se fera ressentir plus tard, lorsque les Américains du Sud auront envahi toute cette partie, et y auront rayé pour ainsi dire la population actuelle dans une population dont tous les intérêts et toutes les sympathies la portera à favoriser le Sud au préjudice des Etats du Nord. Ainsi ce serait un événement dont les suites ne seraient pas immédiates, mais n'en seraient pas, pour arriver à une époque plus reculée, moins semblables à celle que nous assignons aux Etats-Unis, dont nous devons prévoir les conséquences. Dans tous les cas, nous ne voyons pas que ce soit l'œuvre du Mexique ne serve qu'à la division des Etats-Unis, à leur réduction en deux ou trois républiques indépendantes.

Sous le rapport religieux, nous souhaitons bien que le Mexique vienne à former partie de la grande République qui nous avouline. La raison en est que la population de la République Mexicaine étant toute catholique, les citoyens professant cette religion comprendraient beaucoup mieux aux Etats-Unis, le nombre des représentants catholiques augmenterait, peut-être un jour viendrait-on même un Président catholique à la tête de toute l'Union, chose qui n'est pas encore arrivée. Par là, les lois favorables aux Catholiques, les lois qui leur sont utiles et nécessaires pourraient avoir leur tour et venir en aide au zèle et aux travaux du clergé catholique des Etats-Unis. Nul doute que la voix du peuple catholique des Etats-Unis se ferait entendre et serait écoutée; nul doute que la Religion Catholique ferait des progrès encore plus rapides et plus étendus que ceux que nous admirons tous les jours.

Toujours quelque soit l'avenir du Mexique, l'histoire aura à dire qu'un peuple de plus de deux millions d'âmes a eu peine à livrer deux ou trois batailles avant de se voir asservi; l'histoire dira bien que le peuple était sans chef, sans gouvernement, sans argent; mais le passé sera la pour montrer qu'il suffit d'avoir de l'énergie et du courage pour surmonter ces obstacles et ne pas se laisser mettre le pied sur la gorge sans combattre jusqu'à la dernière extrémité et laisser à l'ennemi des champs désolés, des villages ruinés, des villes abandonnées, et un peuple qui a su mourir au champ d'honneur plutôt que de se laisser asservir. L'histoire aura de plus à enregistrer les faits d'armes de l'armée d'invasion, mais elle aura aussi à parler des cruautés exercées de part et d'autre, et des brigandages de soldats indisciplinés. Espérons qu'elle n'aura pas à enregistrer la profanation des temples, la violation des cloîtres, le mépris des lois civiles et religieuses d'un pays conquis, et la loi du plus fort mis en place du droit naturel et de simple raison. Souhaitons plutôt qu'elle ait à faire voir d'un côté un peuple vaincu il est vrai, mais qui sait encore se faire respecter dans son malheur, et de l'autre un vainqueur magnanime, laissant à ses nouveaux sujets Passage de leur langue, de leurs lois civiles et religieuses et de toutes leurs autres institutions. Ce sera alors une bien belle page dans l'histoire mexicaine, mais c'en sera encore une plus belle dans l'histoire des Américains qui auront ainsi montré qu'ils veulent la liberté non pas seulement pour eux, mais encore pour les autres.

UN MOT A LA MINERVE.

Dans sa feuille de lundi, la *Minerve* s'éleva avec raison contre le traitement indigne que l'on fit trop souvent subir aux malheureux Irlandais qui viennent se réfugier en Canada comme dans un lieu de salut. Après avoir parlé d'un meurtre que l'on dit avoir été commis à la Grosse-Isle, où l'on n'a pas fait enquête à ce sujet, la *Minerve* parle d'une lettre de M. Tully dans laquelle ce Monsieur signale plusieurs faits honteux pour ceux qui sont chargés des émigrés, puis elle ajoute:

"Il nous semble que ces pauvres émigrés ont déjà assez souffert par la maladie et la misère, et par la barbarie qu'on a de les entasser sur les vaisseaux, sans qu'on y ajoute encore un raffinement de cruauté, en leur faisant subir des tortures auxquelles il serait honteux de les soumettre la classe des noirs."

Nous sommes d'accord avec la *Minerve* pour la première partie; mais quant à la seconde où elle dit: "En leur faisant subir des tortures auxquelles il serait honteux de soumettre la classe des noirs," nous remarquerons à notre confrère qu'il donne à entendre que l'on peut faire subir aux noirs un traitement différent des blancs, plus dur que celui employé envers les blancs, bien que les tortures en question fussent cruelles en les infligeant même aux noirs. Ce n'est pas dans un pays libre comme la terre du Canada que l'on peut parler ainsi; ce n'est pas non plus parmi un peuple aussi religieux, aussi catholique que le peuple Canadien que l'on peut user de ce langage. En Canada, le blanc et le noir sont égaux devant la loi, par conséquent on ne peut pas faire de différence entre eux. Quand même ça ne serait pas le cas la Religion in titulé par Jésus-Christ nous apprend que tous les hommes sont frères par conséquent que le traitement, que l'on se voudrait pas infliger à un blanc, ne doit pas non plus être employé à l'égard d'un noir. Nous soumettons fort que ce soit par mégarde que cette phrase est entrée dans les colonnes de la *Minerve*, et nous espérons que les seuls auteurs qui l'ont voulu imprimer dans ce numéro de plaisir ont: "que les Irlandais subissent un traitement tel que l'on aurait en honte d'y soumettre un esclave." De cette manière, tout s'explique; on ne place pas le noir dans un état d'infériorité, et l'on parle d'esclaves en général, sans en vouloir approuver ce dernier régime.

LE WITNESS.

Nous ne savons trop pourquoi le *Montreal Witness* ne nous est par parvenu durant trois semaines. Actuellement notre liasse est complète, grâce aux quatre ou cinq numéros que l'on nous a envoyés en une seule fois. Sans chercher à pénétrer les raisons pour lesquelles cette interruption a eu lieu, nous dirons que dans la feuille du 23 août dernier, il ne se trouve rien moins que deux pleines colonnes d'injures à l'adresse de la Religion Catholique et de ses ministres. Nous n'essaierons point de relever tous ces avanies sans fondements, toutes ces calomnies et ces platitudes outragées; ce sont de ces choses trop usées, trop relatives, et trop peu croyables pour que l'on ait besoin de les discuter. Néanmoins, nous ne pouvons nous empêcher de dire que ce journal de quelque dénomination qu'il puisse être, n'a dû d'un langage aussi peu mesuré, aussi peu courtois, et aussi peu fait pour paraître dans nos feuilles religieuses, par des personnes si dignes d'être écoutées. Le langage que l'on y tient en parlant du Chef suprême de l'Eglise, est si violent, si passionné et si rempli de sottises, d'outrages, que nous ne pouvons le lire sans être obligés de nous en garder leur donnant la traduction d'un passage pris au hasard entre mille autres; le voici:

"Le Pape a parlé le langage d'antichrist, et le règne s'est évanoui! et nous ne doutons pas qu'il ne soit bien préparé, partout où il le pourra, à venir d'après l'esprit naturel de tous les Papes. Sa tactique peut être partout différente; il peut se servir d'un masque pour contenter l'esprit du temps; si, comme nous n'en doutons pas, il a étudié à l'école des Jésuites, il connaît tous les mystères de l'accommodement, et quoiqu'il puisse modifier sa manière de faire la guerre, ou même qu'il paraisse céder sur des points peu considérables; dans toutes les affaires d'importance vitale, il paraîtra comme un vrai Pape, et un ennemi acharné de la vérité et de la sainteté; et là où il a le pouvoir, il sera le persécuteur inflexible de tous ceux qui conservent la pureté et la lumière de la parole de Dieu, en opposition à la méchanceté et à la méchanceté de l'Eglise de Rome!" Après un semblable passage, nous le demandons à nos lecteurs et en général à tous les gens sages et de bonne foi, y a-t-il moyen de discuter? Vouloir réfuter de semblables calomnies, c'est s'exposer à voir son adversaire les renouveler d'une autre manière. D'ailleurs, nous savons fort bien la tactique de notre confrère du *Witness*; lorsque vous lui démontrez clair, comme le jour, qu'un de ses articles n'est qu'un tissu de calomnies et de faussetés, il se contente de faire un résumé tronqué de votre article et nous répond par des sarcasmes. Ou bien, il dit que vous lui avez répondu, et il construit un nouvel article semblable au premier et où les mêmes principes sont mis. Ainsi, si nous ne relevons pas tous les articles qui paraissent dans le *Witness* contre la religion catholique, nous voulons que l'on en comprenne bien la raison; c'est que cela ne sert qu'à l'exciter à en élaborer de nouveaux et en plus grand nombre, dont les principes sont si peu admissibles, qu'il faudrait beaucoup plus de loisir que nous n'en avons pour les réfuter. Si notre confrère veut s'en tenir à la logique et mettre de côté cette foule de préjugés qui le portent sans cesse à déverser le reproche et l'injure sur une religion divine, nous pourrions peut-être nous occuper de quelques-uns de ses articles; mais jusque là, nous nous abstenons de le lire, sauf les cas urgents et les occasions impérieuses.